

## Dévouement de l'Église — Saint Vincent de Paul et le Bienheureux J.-Bte de la Salle

(Suite.)

### III

LE XVIII<sup>e</sup> SIÈCLE ET SA PERVERSITÉ, OU ÉTAT DE LA SOCIÉTÉ À L'ÉPOQUE OU J.-BTE DE LA SALLE FONDE SON INSTITUT.

Le monde marche par soubresauts, par secousses. Tantôt la vie des peuples est douce comme une brise, tantôt agitée comme par de violentes tempêtes. Une époque de bénédictions se lève sur les hommes pour faire bientôt place à un moment de délire, à une ère de ruines. Ici, c'est un grand saint qui domine les événements, fait respecter la justice, jette une gloire pure sur l'Église. Là, c'est un despote qui déshonore l'humanité et sème l'odieux partout sous ses pas. Des siècles de progrès passent et sont remplacés par des siècles de décombres. Mais si la justice divine se montre toujours implacable pour les prévaricateurs, elle est toujours souriante pour le repentir, toujours miséricordieuse pour celui qui implore son pardon et sa pitié.

Les impies ont beau comploter, la révolution a beau s'agiter, l'esprit de ténèbres a beau tendre ses embûches, le mal ne prévaut pas : la nuit ne prendra jamais la place du jour.

Et quand l'homme a cru avoir chassé Dieu d'ici-bas, quand il se croit maître absolu de son domaine, un souffle passe sur la terre et l'iniquité a englouti ses propres auteurs.

Dieu n'a qu'à se montrer, et ses ennemis sont confondus et dispersés !

Quelquefois, des hommes marqués du sceau divin apparaissent dans le monde, et, à leurs voix, les nations secouent le joug satanique de l'erreur, reviennent dans le droit chemin.

D'autres missionnaires sublimes parsèment la terre d'œuvres fécondes pour le bien, pour le bonheur, pour la liberté, pour la foi, pour l'éducation. Leur vie rappelle une providence vivante, leur charité attire, leur bienveillance console, leur dévouement entraîne.

Jean-Baptiste de la Salle fut de ceux-là.

Né au milieu du XVII<sup>e</sup> siècle (n. 1651 m. 1719), vers cette époque tourmentée et où la vérité était assaillie de tous les côtés à la fois, il devra consolider l'Église par les états d'une éducation chrétienne qu'il dispensera avec profusion aux classes populaires.

À la cour, l'exemple de tous les vices s'y étalait sans pudeur ; les grands vivaient au milieu de la plus profonde corruption ; le crime trônait avec les princes ; la vertu était bafouée et méconnue !

Les peuples, corrompus par ces pervers exemples, entraînés dans un courant d'idées nouvelles, sentant un immense besoin de libertés pressenties, mais encore inconnues, s'affranchissaient déjà de tous liens, tâchaient de se débarrasser de toutes entraves civiles, politiques ou religieuses. L'autorité était encore crainte mais non plus respectée. L'Encyclopédie allait bientôt, comme un nouveau Samson, ébranler les colonnes de son temple : les rois, les princes et les grands étaient complices de ce mouvement anti-religieux que l'on regardait comme l'aurore de la liberté, comme l'ère d'une nouvelle émancipation, comme une nouvelle régénération sociale !

Peu de temps après, Voltaire (n. 1694 m. 1778), s'armant du fouet le plus terrible de tous—celui de la satire—viendra flageller la religion, bafouer ses ministres et ridiculiser son culte. La philosophie se faisait épiciurienne ; le monde rétrogradait ; Jean-Jacques (n. 1712 m. 1778) la ramenait à l'état sauvage.

Helvétius (n. 1715 m. 1771), croyant faire un livre sur *l'Esprit*, nous replongeait dans le matérialisme de Hobbes (n. 1588 m. 1679) et dans le sensualisme de Condillac (n. 1715 m. 1780), l'égoïsme y était proclamé comme une vertu !

Le défi porté un siècle auparavant à la foi de l'Allemagne, par un moine traître à son Dieu et infidèle à ses serments, avait porté ses fruits.

Battant en brèche la pierre angulaire de l'Église, l'autorité du Pape, la furie destructrice de Luther (n. 1483 m. 1546) ne devait pas s'arrêter là. Animé d'une rage diabolique, après avoir ébranlé l'autel en prêchant la liberté absolue de conscience, il secoua le trône en proclamant le dogme de la souveraineté populaire contre le despotisme des rois. Sa fureur, entretenue par les grands, payée par les princes, ne connut plus de bornes : Il mit la hache et le feu à la main de ses adeptes.

Il lutte—Tout à coup, le hardi combattant  
Jette un cri sourd et solitaire ;  
Son œuvre est achevée ; une part de la terre  
Tombe aux mains de Satan.

Jansénius (n. 1585 m. 1638), évêque d'Ypres, avait laissé à ses nouveaux disciples son livre d'*Augustinus*, où il prétendait avoir condensé toute la doctrine du grand évêque d'Hippone. Quoique plusieurs fois condamné par Urbain VIII, en 1642, par Innocent X, en 1653, et par Alexandre VII, en 1656, le *jansénisme*,

entêté mais habile en niant l'empire de la volonté et du libre arbitre, fut la cause de disputes dangereuses, de querelles envenimées entre les catholiques.

Le *protestantisme*, le *jansénisme* et le *philosophisme*, voilà la grande trinité diabolique du XVII<sup>e</sup> siècle, aidée dans son œuvre infernale par le *gallicanisme*, qui menaçait l'Église de France de terribles tempêtes. Le *parlementarisme* s'en mêlait aussi : l'erreur semblait maîtresse de l'Europe comme si elle devait jamais prévaloir ! Comme si la vérité, un instant obscurcie, ne devait pas toujours briller jusqu'à la consommation de cet univers !

La vérité ne se croisa pas les bras ; l'Église ne s'endormit pas. Partout la lutte était vive. Des apologistes ne faisaient pas défaut. Aux nouveaux Arius s'opposaient de nouveaux Athanase. Bossuet traçait en un style magnifique la réputation de l'erreur luthérienne. Son *Histoire des Variations* avait bien converti le spirituel Dangeau, le grand Turenne et quelques âmes d'élite, mais, s'élevant trop haut, dominant des cimes trop escarpées, l'aigle de Meaux n'atteignait pas les classes populaires.

La société était en péril réel. La révolution religieuse, faite dans les cœurs dès le XVII<sup>e</sup> siècle, préparait déjà la révolution politique dans les esprits du XVIII<sup>e</sup> avant que celle-ci ne se manifestât dans les faits. L'impie de ce siècle fut telle, qu'en face des ruines religieuses et politiques amoncées de nos jours en France par les loges, Barthélemy St-Hilaire, libre-penseur et franc-maçon lui-même, a pu déclarer, avec vérité, en pleine Chambre française, en face de la majorité radicale dont il fait partie que : "S'il compare l'état des esprits à la fin du XIX<sup>e</sup> siècle avec l'état des esprits au XVIII<sup>e</sup>, il ne croit pas que la foi soit prête à s'éteindre, le XIX<sup>e</sup> siècle étant infiniment plus religieux que ne l'était le XVIII<sup>e</sup> !" Impiété qui justifie Turquet de s'écrier :

O siècle ! on a bien vu parfois d'épais nuages  
S'amasser, se grouper sur la route des âges ;  
On a vu sous le sceptre ou d'un peuple ou d'un roi,  
Bien des hontes jaillir comme ta honte à toi,  
Mais, ô siècle pervers ! leur fange était moins crue,  
Mais eux gardaient la sève, et toi tu l'as perdue :  
Car tu manques de foi.

Siècle inique, toi seul dans ta haine profonde,  
N'a point de ces retours vers le maître du monde ;  
Ton âme s'est faussée à force de sentir,  
Et ta trompeuse voix ne peut que te mentir.  
Toi seul ne saura point te retrouver toi-même  
Ni prendre pour linéol à ton heure suprême  
Un dernier repentir.

Voltaire, Rousseau, Helvétius, Mably, Condorcet, d'Alembert et d'Holbach ont donc travaillé en vain. Hélas ! pourtant que de moyens ne disposaient pas ces impies blasphémateurs ! Tout alors ne concourait-il pas à détruire la foi ? Oui, tout : philosophie, arts, sciences, littérature, théâtres, idées, tout ; le XVIII<sup>e</sup> siècle fut éminemment païen et alla s'effondrer dans le gouffre béant de la Révolution française. Révolution devenue nécessaire à cause de la dépravation générale, de l'abaissement des caractères, de la déperdition des mœurs et des nombreux abus de l'autorité religieuse et politique. Le crime a des limites assignées : au delà est sa ruine. Comme Saturne, la révolution a dévoré ses fils, elle s'est perdue par ses propres excès.

Singulière économie de l'Église catholique que ses ennemis ne peuvent comprendre : c'est cette multiplicité de moyens toujours à sa disposition, dans tous les temps et dans toutes les circonstances, pour faire face à toutes les éventualités.

Quand ses adversaires la croient à jamais terrassée, c'est alors qu'elle se relève plus radieuse que jamais, plus courageuse pour la lutte, plus aguerrie pour le combat, mieux préparée pour la victoire qui, soyez-en sûr, ne lui fera jamais défaut, un peu plus tard, sinon un peu plus tôt.

La paix n'est pas son partage ; son divin fondateur étant venu lui apporter la guerre ici-bas. Mais aussi, comme elle est toujours prête au moindre danger, toujours généreuse dans le sacrifice, toujours héroïque dans son dévouement, toujours féconde pour le bien, toujours prête à secourir toutes les infortunes, à panser toutes les blessures, à sécher toutes les larmes !

Quand on lui demande son sang, elle le verse à flots au point d'inonder la terre pour en laver les iniquités. Les bourreaux des Césars n'attendent jamais leurs victimes ! Celles-ci se précipitent d'elles-mêmes vers la mort avec le même empressement que les païens mettaient à se rendre aux spectacles et aux cirques ! Dix longues et sanglantes persécutions, 14,000,000 de martyrs n'ont servi qu'à faire triompher la foi et à confirmer la promesse du Maître : qu'il serait avec les siens jusqu'à la consommation des âges et des temps.

La guerre change de terrain, la scène d'acteurs. La férocité va prendre la figure aimable du rire ! Ce n'est plus la force brutale qui broie ses victimes, c'est le sourire enjoué du sceptique qui va essayer de désarçonner le catholicisme, c'est le ridicule que va jeter sur lui le philosophe qui essaiera de le compromettre. Ni *Sabillius*, qui niait la distinction réelle entre les trois personnes divines, ni *Arius*, qui infirmait la divinité du Verbe, ni

*Macédonius*, qui attaquait la divinité du Saint-Esprit, ni *Pélagé*, qui niera la nécessité de la grâce, n'avaient pu ébranler les colonnes de l'Église ; ce que ces hommes puissants n'avaient pu faire, l'impie l'essaiera avec de nouvelles armes.

Le rire est sans contredit le plus terrible des moyens que l'Église eut à combattre. Le rire se passe de raisons, s'affranchit de toute science, s'attaque à tout, ne respecte rien. C'est l'avant-garde du respect humain et l'arrière-garde du mépris. Il avait compté sans les anarchètes et les savants qui, du fond des déserts, s'armèrent pour la vérité ; sans les Pères de l'Église qui écrasèrent de leurs arguments irréfutables les pseudo-philosophes qui avaient en vain essayé de démolir les assises de la Foi. Et le dernier des *moqueurs*, reconnaissant son impuissance, proféra ce cri de désespoir : "O Galiléen, tu as vaincu !"

Tout a été mis en œuvre pour perdre les hommes : Faux principes, doctrines séduisantes, entraînements, passions, richesses, vanités, promesses, tout ! Mais toujours l'Église a veillé à son poste, a fait la garde autour des âmes qu'elle a mission de conduire au ciel. Et plus la tempête gronde, plus les nuages sont menaçants, plus aussi l'Église est vigilante, plus elle se multiplie pour opposer une digue solide à tous les débordements, pour servir de paratonnerre aux peuples contre les déchaînements de la foudre.

Le XVIII<sup>e</sup> siècle sera infesté d'une secte nouvelle qui prendra tous les moyens de désunir la société religieuse pour s'emparer de la jeunesse et la corrompre. Le grand but de la franc-maçonnerie étant de ruiner la foi dans les âmes et de bouleverser la famille, grande assise des nations, force de l'Etat, aliment du patriotisme, appui de l'Église et escabeau du Ciel.

La famille est une trinité humaine admirable, formée sur le modèle de la trinité divine. Chaque partie constituante en forme un tout si compacte, si uni, si bien coordonné, d'une affinité si indissoluble, que ses rapports intimes ne se brisent que sous l'effet dissolvant et répété du mal.

Car, la famille est une organisation de l'Église, et elle a sa force en elle-même, à son propre foyer, dans son propre sein : le patriotisme est l'un de ses liens, la religion est sa base, la foi sa couronne. Tant que la religion, la famille et le patriotisme resteront debout, la Révolution ne saurait vaincre, voilà pourquoi les impies cherchent à détruire dans les âmes l'idée de Dieu ; dans le sentiment, l'amour de la famille ; dans le cœur, le culte de la patrie ; dans l'enfant, le respect dû à ses parents ; dans le chrétien, le germe de la Foi.

Aussi, dans la grande bataille qui se livre entre l'Église et la Révolution, les efforts constants de celle-ci sont-ils la protection de la famille, et le soin porté à l'enfance, comme ceux de celle-ci sont la destruction complète de l'esprit de famille et de l'innocence de la jeunesse. Car, les loges comprennent que l'organisation chrétienne de la famille et l'éducation solide que l'on donne à nos enfants, sont deux des plus grandes forces de résistance que l'on puisse leur opposer.

Ainsi donc, la lutte est permanente pour l'homme. Depuis sa première désobéissance à sa dernière révolte, il aura à combattre. Il y a toujours eu et il y aura toujours deux partis, deux principes, deux drapeaux, deux armées : le bien à droite, le mal à gauche. L'Église ici, là l'enfer ; la vérité d'un côté et l'erreur de l'autre ; la foi qui illumine les bons, le scepticisme qui corrompt les méchants. Voilà l'état de dualisme du monde.

Dualisme qui eut l'Eden pour berceau et qui aura pour tombeau la vallée des séparations éternelles. Dualisme représenté dans tous les âges, mais plus encore au XVIII<sup>e</sup> siècle qu'à toute autre époque de l'histoire du christianisme.

L'Allemagne était perdue ainsi que l'Angleterre, le nord de l'Europe et une partie du centre ; la France elle-même était atteinte par le calvinisme. Il convenait donc que Dieu se suscitât une armée nouvelle pour réparer ses ruines, pour reconstruire de nouveaux états, pour continuer ses nombreux combats. Jean-Baptiste de la Salle va donc jeter les bases de son nouvel institut.

Voilà la nouvelle armée qui va se jeter au plus fort de la mêlée. Inconnue et méprisée d'abord, elle va conquérir bientôt une place honorable dans les rangs des phalanges chrétiennes. Le souffle qui l'anime est celui de son généreux fondateur. C'est elle qui aura à protéger la plus faible et la plus délicate partie de la terre : la jeunesse et l'innocence. Vous savez comment elle s'est acquittée de son double rôle, comment elle a accompli cette double mission.

Ses armes ont été le travail, le dévouement et la prière ; ses ordres du jour, tous les travaux les plus ingrats ; ses récompenses, le mépris des hommes souvent ; presque toujours l'indifférence de ceux auxquels ils faisaient du bien ! Qu'importe les félicitations de la terre quand l'on travaille pour le Ciel, pour Dieu et pour la Patrie !

CHARLES THIBAUT.  
(A suivre)

—Un nouveau journal canadien-français, le *National*, vient de paraître à Plattsburg, Etat de New-York.